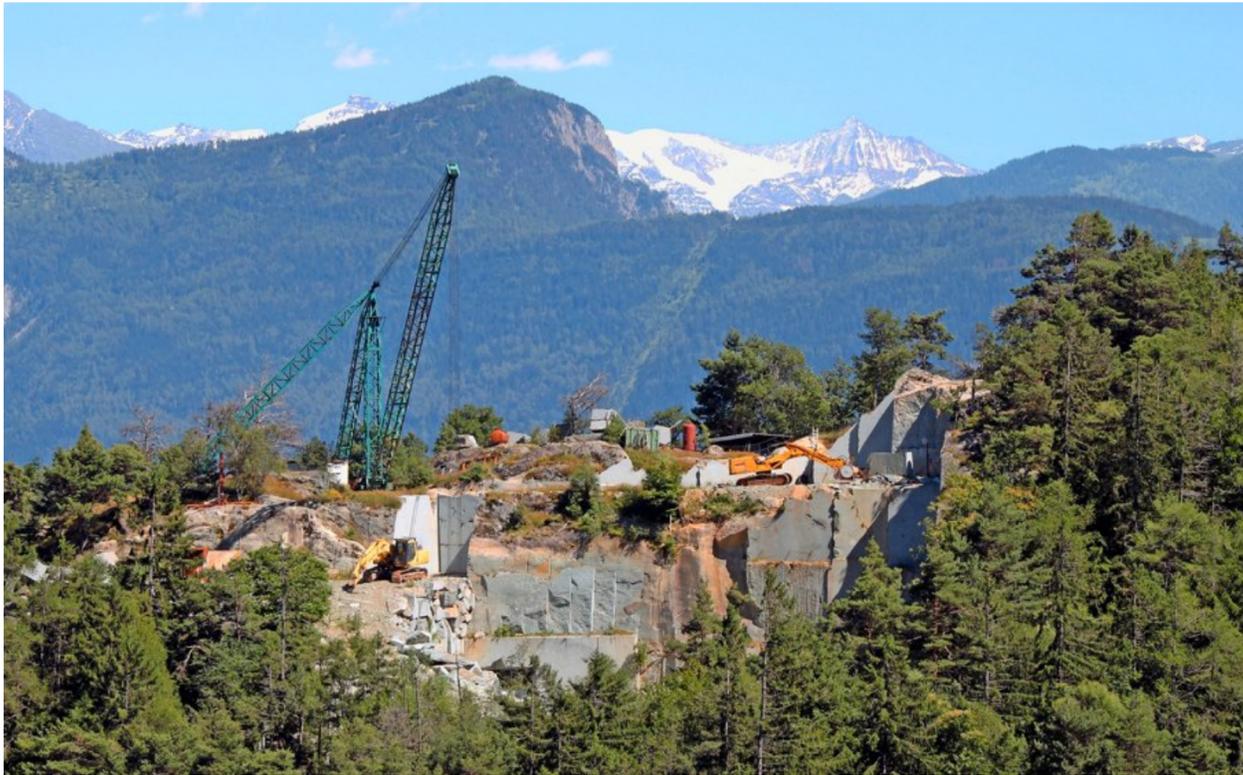


La pierre a cédé sa place aux gravières, au plâtre et au recyclage

Économie de la pierre Un livre retrace l'histoire des carrières du Valais. Comme dans le reste du pays, cette industrie prospère jusqu'à la fin du XIX^e siècle a presque disparu, victime du béton et de la concurrence.



La carrière de La Plane, à Salvan (VS). Photos DR



Le «vert de Salvan» recouvre la Bibliothèque nationale de Francfort, en Allemagne.

Ivan Radja

ivan.radja@lematindimanche.ch

O n a oublié à quel point la pierre était quasi omniprésente dans un passé pas si lointain. Si, durant des siècles, elle servit essentiellement aux fondations des maisons sur lesquelles s'élevaient des murs de bois, fortifications et châteaux exceptés, les blocs ont peu à peu pris une place prépondérante dans la construction, et ce dès le XVII^e siècle. «Grès, marbres, granits, pierres à bâtir de toute nature», mentionne la loi minière valaisanne de 1856 (encore en vigueur aujourd'hui). Une liste qui ressuscite un monde centré autour du caillou, où pierres à fourneaux, pierres meulières et pierres à fusil faisaient partie du quotidien.

«Ce patrimoine de l'homme, social, économique, intellectuel, s'efface des mémoires à mesure que les archives disparaissent», observe Michel Delaloye, ancien professeur de géologie à l'Université de Genève, aujourd'hui domicilié en Valais. Avec un autre géologue, Daniel Kissling, et le concours du professeur Hans-Rudolf Pfeifer, géochimiste, il publie aujourd'hui «Roches et carrières du Valais», une somme qui leur a demandé plus de cinq ans de travail. «Nous avons été surpris par la variété des roches exploitées dans l'histoire du Valais, et le nombre de carrières que nous avons répertoriées», reconnaît Daniel Kissling. Plus de 550, alors



«Ce patrimoine de l'homme, social, économique, intellectuel, s'efface des mémoires à mesure que les archives disparaissent»

Michel Delaloye, géologue, coauteur du livre «Roches et carrières du Valais»

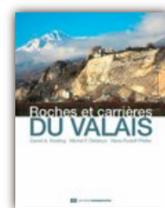
que le service de la protection de l'environnement les estimait à moins d'une centaine, et le décompte n'est pas fini... Des grandes, des minuscules, certaines ayant été exploitées durant des années, des décennies parfois, d'autres creusées le temps d'une saison, d'un chantier précis.

Comme au Tessin et dans les Grisons, où subsistent encore des carrières, le métamorphisme alpin a accouché d'innombrables types de pierre, qui ont longtemps constitué une véritable matière première dans cette Suisse qui en est si dépourvue. Le granit bien sûr, qui sert entre autres à construire les bornes cadastrales, ornées de la croix fédérale, la serpentinite, cette roche verte très répandue dans les chapelles et églises du Haut-Valais, mais aussi le gneiss, la pierre ollaire, très prisée déjà par les Romains, les ardoises, ou le quartzite, dite pierre de Saint-Nicolas, qui a recouvert tant de toitures, sans oublier les réserves de calcaire accumulées sur la rive droite du Rhône.

Au XIX^e siècle, le pays comptait plus de 700 carrières de pierres de taille, alors qu'il n'y en avait plus que 64 il y a vingt ans, indique le *Dictionnaire historique de la Suisse*. «Le XX^e siècle allait sonner le glas de ces carrières, avec l'arrivée du béton et du ciment», explique Michel Delaloye. L'industrie réclame alors davantage de plâtre, obtenu grâce à la transformation du gypse (lire encadré), des pierres à concasser pour le béton, des pierres à ballast, pour lesquelles les CFF passent massivement commande dès 1925, ou de graviers en tous genres. Parallèlement, une forte pression s'exerce sur les prix qui pèsent plus que jamais depuis l'ouverture des marchés. Le marbre vient d'Italie, les dalles sciées de Scandinavie et du Nord-Est de l'Europe, la pierre ollaire du Brésil. Quant aux pavés, ils nous arrivent directement du Vietnam ou de Chine, déjà taillés à des prix défiant toute concurrence, et transportés gratuitement, car utilisés comme ballast dans les supertankers qui sillonnent les océans... Les chiffres parlent d'eux-mêmes: en 2017, l'Association suisse de l'industrie des graviers et du béton est actuellement la plus florissante, avec 501 membres, alors que son pendant pour les carrières de pierres de taille n'en compte guère qu'une douzaine.

Bien que la production indigène se soit réduite comme peau de chagrin, de belles exceptions subsistent tout de même, non plus pour le gros œuvre, mais pour l'ornementation. Le fameux «vert de Salvan» qui recouvre la place centrale de Martigny est constitué d'un conglomérat extrait à Salvan, carrière dont le fameux «vert» revêt dans certaines fontaines ou, sous forme de dalles plaquées, donne sa couleur à la Bibliothèque nationale de Francfort. «Il subsiste encore de belles choses, se réjouit Daniel Kissling. Comme les dalles de calcaire produites dans la carrière de Saint-Léonard, que l'on retrouve pour les sols, les jardins ou les murs de vigne par exem-

ple. Sans compter les blocs taillés à Leytron.» Mais là encore, les pierres venues de France ou de Belgique représentent une sérieuse concurrence. ●



À lire

«Roches et carrières du Valais», par Daniel Kissling, Michel Delaloye et Hans-Rudolf Pfeifer. Éditions Monographic, 463 pages, 89 fr.

La Suisse est encore active dans le plâtre et le recyclage

Certaines carrières sont encore des fournisseurs bien présents dans le domaine du bâtiment. C'est le cas de celle de Granges (VS), propriété de Rigips Sa, qui possède en outre sa propre usine de transformation du gypse en plâtre (photo). «Cela reste de la fabrication 100% suisse, mais il faut être vigilant car dans ce domaine aussi le marché international est ouvert et la concurrence est rude», précise Pierre-Joseph Filippini, membre de la direction. Rigips possède une autre carrière et deux usines à Leissigen et Heimberg dans le canton de Berne. Rigips fabrique des liants, du composant pour le ciment, et des carreaux de plâtre destinés aux cloisons non porteuses (parois de séparation) et à l'isolation. Le marché de Rigips couvre toute la Suisse, dont les deux tiers en Suisse romande. La proximité joue un rôle dans ce secteur, car le plâtre étant relativement bon marché, le coût du transport devient vite cher comparativement. «Enfin, le plâtre présente le gros avantage d'être recyclable», souligne-t-il. En matière de recyclage, le canton de Genève fait figure de pionnier en Suisse romande. De par l'exiguïté du territoire, il a fallu se montrer ingénieux, explique Jacques Martelain, directeur du Service de géologie, sols et déchets (Gesdec): «Nous avons décidé, il y a dix ans, de planifier l'utilisation des matériaux d'excavation, qui représentent 1,2 million de m³ par an, et même le double ces deux dernières années grâce aux travaux du CEVA.» Qu'en faire? Une

partie est destinée à combler les gravières en fin de vie, qui sont toutes en zone agricole. Et le 15% du total est inclus dans le programme Ecomat, mis en place il y a dix ans, pour le recyclage des matériaux destinés à la construction. Cela suppose un tri minutieux, dans les volumes excavés comme dans les matériaux retirés de la déconstruction des bâtiments. Mais ils doivent être purs. Le béton armé n'est recyclable que débarrassé de la ferraille, et exempt de traces de briques ou d'enrobé. «C'est très important parce qu'il faut penser à la troisième ou quatrième vie du béton recyclé, précise Jacques Martelain. Car dans trente ans, l'immeuble érigé aujourd'hui sera à nouveau déconstruit, et les matériaux récupérés.» Quitte, après plusieurs réutilisations, à couler le béton sous forme de dalles.



Rigips transforme ici du gypse en plâtre.

Les chiffres

501

Les carrières membres de l'Association suisse de l'industrie des graviers et du béton.

12

Le nombre d'exploitations membres de l'Association suisse des carrières de pierre.